

La terreur dans la peau

Dans « L'Homme qui tombe », Don DeLillo avance à tâtons, sidéré, au milieu des ruines du New York de l'après-11-Septembre

Qu'il vous coupe le souffle, vous fasse trembler ou vous laisse sans voix, c'est presque toujours une métaphore physique qui s'impose lorsqu'on parle d'un grand roman. Comme s'il fallait en passer par le corps pour dire une œuvre de l'esprit. Dans *L'Homme qui tombe*, le dernier Don DeLillo, il y a ainsi, dès les premières pages, quelque chose d'instamment charnel. Ce n'est pas seulement la pluie de cendres qui infiltre tout (nous sommes le 11-Septembre à New York, quelques minutes après la destruction des tours jumelles). Ni cette puanteur de l'air qui « imprègne la peau ». Ni « les morts partout, (...) brumisés sur les vitres, dans les cheveux et sur les vêtements »... C'est quelque chose de plus troublant : des mots, des images qui entrent sous la peau.

Page 24, un médecin explique comment la mémoire d'un attentat-suicide peut rester « fichée » dans l'organisme d'un blessé, lors-

que, des mois plus tard, celui-ci a « des grosseurs ». « On s'aperçoit que ça vient de petits fragments ». Des fragments minuscules du corps du kamikaze. Le terroriste explose en morceaux, il est littéralement atomisé, et les fragments de chair et « d'os sont projetés avec une telle force qu'ils heurtent les gens à proximité et s'enfouissent dans leur corps ». Imaginez : vous êtes à la terrasse d'un café. Vous survivez à la déflagration, mais, des mois plus tard, vous découvrirez ces « esquilles de chair humaine » qui se sont incrustées dans votre peau et qui en ressortent...

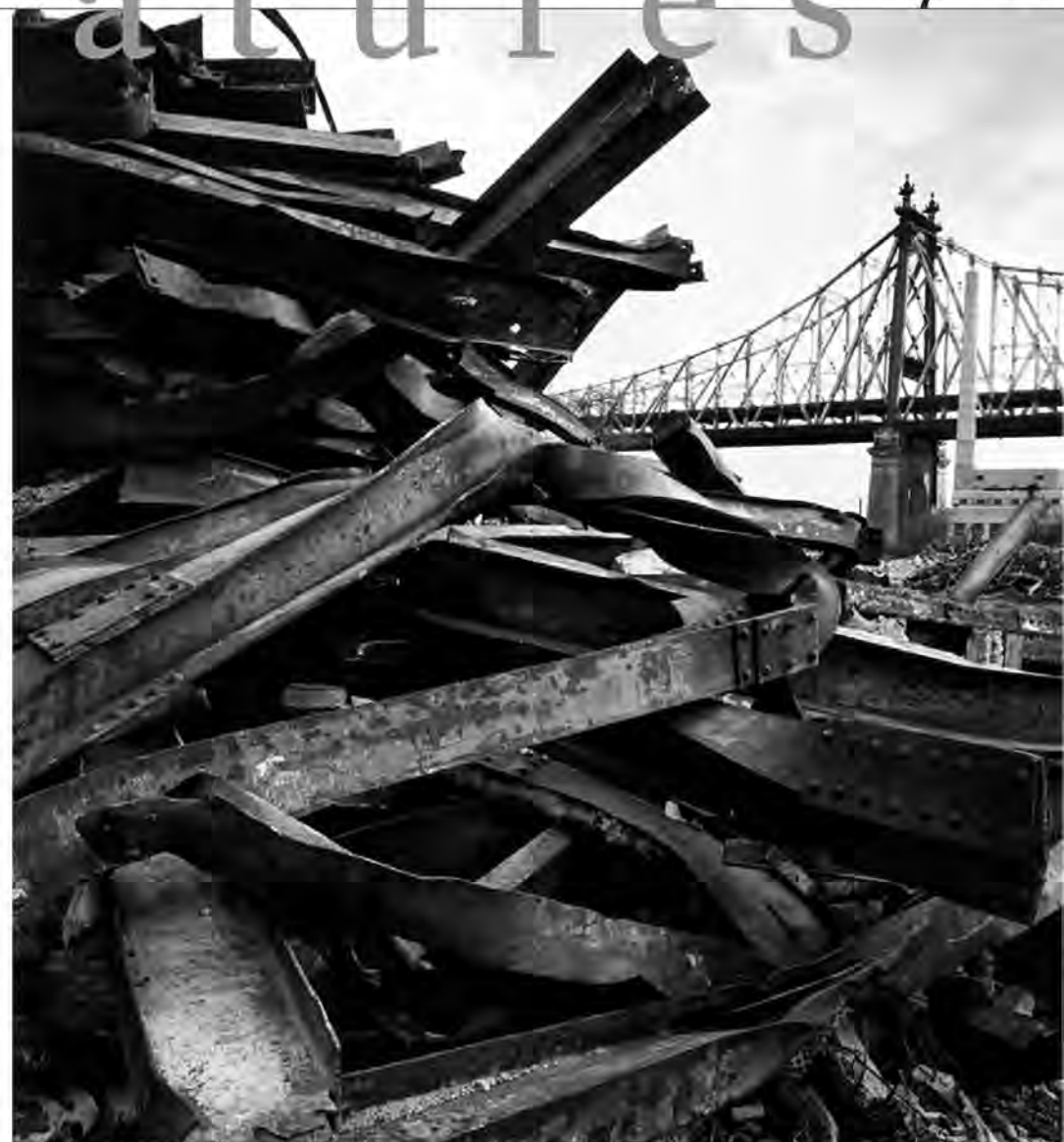
Ressorts de la survie

Vous qui ouvrez *L'Homme qui tombe*, prenez garde à cela. A ces images coupantes qui ressortiront un jour. Car DeLillo a l'art de la prémonition. Depuis son premier roman, *Americana*, publié aux Etats-Unis en 1971 (Actes Sud, 1992), il n'a cessé d'ausculter la société américaine, ses maux, ses folies. Ses matériaux de prédilection sont les nuages

chimiques, les bombes atomiques, les voitures piégées, les prises d'otages...

Or on s'aperçoit aujourd'hui qu'aucune œuvre n'a préfiguré comme la sienne l'importance du terrorisme dans la société moderne. Dans *Joueurs* (qui fit sensation à sa sortie aux Etats-Unis en 1977), DeLillo avait même identifié la cible des attentats, le World Trade Center. Et dans *Cosmopolis* – l'histoire d'un golden boy bloqué dans un gigantesque embouteillage sur la 47^e Rue –, il achevait son récit sur l'image d'un avion « mué en boule de feu ». *L'Homme qui tombe* explore la suite en quelque sorte : comment, après le trauma, chacun bricole les ressorts de sa propre survie. Et comment l'écrivain, lui, arrive à donner une forme à ce qu'il appelle « la liquéfaction du sens ».

En cette matinée du 11 septembre 2001, Keith Neudecker émerge de l'enfer. Il a du verre dans le crâne et du sang sur le visage. Il sait qu'il doit fuir le plus loin possible. Fuir les débris qui tombent



New York par Philippe Dollo, extrait du livre « L'île Dollo » de Frédéric-Yves Jeannet (éd. Leo Scheer).

autour de lui et la tour nord qui s'écroule derrière. Mais pourquoi est-ce chez Lianne Glenn, son ex-femme, qu'il se réfugie instinctivement ? Pourquoi chez elle plutôt qu'aux urgences de l'hôpital ? Ils ont divorcé et ont un fils, Justin, 7 ans : peut-être pourra-t-il retrouver là de rassurantes habitudes ? Ce serait trop simple. Dans la bousculade, Keith a emporté une mallette qui ne lui appartient pas et qu'il va bientôt rendre à sa propriétaire, elle aussi revenue d'entre les morts. Keith entamera-t-il une liaison avec cette femme ? Trop simple encore. Dans la tête de Keith comme sous la plume de DeLillo, tous les repères se brouillent : temps, mémoire, langage. Lianne anime un atelier d'écriture pour malades d'Alzheimer (le parallèle avec le déclin d'une civilisation est tentant). La mère de Lianne, une dame élégante, cache sous son pantalon une prothèse de jambe,

sans doute métaphorique, elle aussi, de quelque chose de lisse et parfait, secrètement amputé de ce qui lui permet de tenir debout. Quant à Justin, il passe son temps à scruter le ciel, persuadé que les avions vont revenir. C'est un type à longue barbe qui l'a dit à la télévision, un certain Bill Lawton –

L'Homme qui tombe (Falling Man) de Don DeLillo

Traduit de l'anglais (Etats-Unis) par Marianne Véron, Actes Sud, 304 p., 22 €.

ou Ben Laden, mais il a entendu Bill Lawton. Et Justin a forgé ce mythe du « type à grande barbe qui se déplace en jet et a le pouvoir d'empoisonner ce que nous mangeons mais seulement certains aliments » – dont il est en train d'établir la liste.

Dans ce labyrinthe du sens, chacun cherche son fil d'Ariane.

Keith finira à Las Vegas, noyé – dans le jeu – le seul moment où, « dans le défilement routinier des cartes », ne surgit « aucune étincelle d'histoire ou de mémoire ». D'autres, comme cet artiste des rues surnommé l'Homme qui tombe, transforment le cauchemar en spectacle, au risque de leur vie...

Quant à Don DeLillo, il suit ces différentes quêtes sans les juger, comme s'il acceptait de tâtonner avec ses personnages. Comme si la logique du récit était justement dans cette errance – cet « air rance » ? Sa phrase très particulière, souvent chaotique ou coupée en plein vol – et toujours remarquablement servie par la traduction de Marianne Véron – vient encore ajouter à cette impression d'un monde désorienté et désorientant, vacillant sur ses bases.

Un monde où, comme le note un personnage, « nous sommes tous des cibles, désormais ».

Florence Noiville

L'accueil réservé de la presse américaine

FALLING MAN... On pense au *Dangling Man* (*L'Homme en suspens*) de Saul Bellow. Le livre, d'ailleurs, aurait pu s'appeler ainsi, tant est grande l'importance d'un corps pendu au bout d'un filin, un homme en chute libre qui hante tout le roman. Ce « Falling Man » est un artiste de rue qui se suspend aux gratte-ciel la tête en bas, « toujours en costume-cravate et chaussures de ville ». La police le traque. Pour les uns il est « un exhibitionniste sans cœur », pour les autres « un courageux

chroniqueur de l'âge de la terreur ». « Un ange d'une beauté effrayante. »

La critique américaine a beaucoup reproché à DeLillo cette métaphore. « Un symbole pas très subtil de l'arrogance qu'il y a à vouloir transformer l'horreur en art », écrit Michiko Kakutani, la grande critique du *New York Times*. De façon générale, et contrairement à la presse européenne, les journaux américains ont jugé qu'ils « attendaient mieux d'un écrivain dont l'œuvre est nourrie depuis tren-

te ans par une réflexion sur le terrorisme ». Venant après Foer, McInerney ou Updike, DeLillo avait pourtant suivi le conseil de Norman Mailer : laisser du temps au temps avant de s'emparer de ce sujet brûlant. Trop brûlant encore dans l'inconscient américain ? Il semble que le 11-Septembre reste un thème « intraitable ». Mais peut-être justement parce que le roman est aussi une tentative de « transformer l'horreur en art » ? ■

Fl. N.